



Dominic
Cooper

**Nuage
de cendre**

Métailié



Extrait de la publication

Dominic COOPER

NUAGE DE CENDRE

Un roman sur l'affaire de
Sunnefa Jónsdóttir

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Céline Schwaller*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

Titre original: *Men at Axlir*

© Dominic Cooper, 1978, 1992

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-817-2

RÉSUMÉ

En 1783 des éruptions volcaniques apocalyptiques recouvrent l'Islande de cendre, détruisent les récoltes et provoquent une famine. C'est dans ce pays dévasté que deux représentants de l'autorité coloniale danoise vont s'affronter dans un conflit qui sera jugé par l'assemblée populaire traditionnelle.

La rivalité des deux hommes se cristallise autour de deux orphelins, Sunnefa, considérée, à dix-huit ans, comme la plus belle femme de l'île, et son frère cadet Jón, coupables d'inceste et victimes de la société traditionnelle luthérienne.

Les paysans qui observent les faits forment le chœur pluriel qui commente la tragédie et permet une grande diversité de points de vue, voix, lettres et journaux des protagonistes qui font lentement progresser le mystère autour du crime central.

La nature est un personnage à part entière, les glaciers, les déserts et les torrents intensifient les sentiments et les haines qui se développent. La présence du mal devient palpable dans cet impitoyable duel à mort.



BIOGRAPHIE

Dominic Cooper est né en 1944 et vit en Écosse dans la région d'Argyll. Il est l'auteur de *Vers l'aube* et du *Cœur de l'hiver* qui a remporté le Somerset Maugham Award et la mention spéciale du Prix des Lecteurs du *Télégramme* remis par la librairie Dialogues à Brest en 2007.

Pour mes parents

AVANT-PROPOS

Sunnefumálid (l’Affaire Sunnefa) est une histoire vraie bien connue de la plupart des Islandais. Mais hormis les faits consignés dans les annales de l’Assemblée et dans les versions diverses – voire complètement différentes – de cet incident qui sont apparues aux temps modernes, peu de faits précis sont facilement disponibles. Dans toutes les versions que j’ai lues, les noms et les dates prédominent, alors qu’il manque, dans l’ensemble, les motifs éventuels ainsi que les conclusions définitives.

L’Islande était au XVIII^e siècle une colonie danoise – ce qu’elle fut d’ailleurs de 1380 à 1918. Et, comme ce fut le cas dans toutes les colonies, il régnait une certaine animosité entre colons et indigènes. Mais, dans ce cas particulier, je pense que les griefs des indigènes envers leurs maîtres étaient encore plus justifiés qu’en temps habituel.

La principale raison de ces griefs était qu’un monopole commercial, qui perdura jusqu’en 1770, instituait que les Islandais pouvaient faire commerce uniquement avec des marchands danois. Se sachant sans concurrents, ces derniers étaient souvent coupables non seulement de proposer des cours de change ridiculement bas mais aussi de vendre à la population islandaise des produits avariés. À une époque où le niveau de vie général atteignait déjà à peine le seuil de subsistance, ceci suffisait évidemment à entretenir une profonde aversion envers les Danois.

Les lecteurs trouveront peut-être utile de savoir que les noms islandais obéissent à un système patronymique. Si, par exemple, Jón Magnússon a un fils prénommé Eiríkur et une fille prénommée Anna, les noms complets de ses enfants seront Eiríkur Jónsson et Anna Jónsdóttir. La seule exception à ce système était que quelques-unes des plus grandes lignées, en général d’origine danoise, prenaient un véritable nom de famille. Il est également

intéressant de noter que les femmes islandaises gardent leur nom lorsqu'elles se marient.

Je voudrais remercier les nombreux Islandais dont l'hospitalité et la gentillesse m'ont permis d'écrire ce livre, et si je ne peux les nommer tous individuellement, je voudrais au moins mentionner mes très bons amis de Kópavogur, Hrafn Hardarson et Anna Sigrídur Einarsdóttir, qui m'ont infatigablement apporté leurs conseils et leur enthousiasme. Mes plus sincères remerciements à eux deux.

D.C.

... en systirin hét Sunnefa. Hún var talin fríðust kona á Íslandi um þær mundir.

... et la sœur s'appelait Sunnefa. Elle était considérée à l'époque comme la plus belle femme de toute l'Islande.

Gísli Konrádsson, *Huld*

Le bruit de la bague d'Elise Rosenberg tintant contre son verre en cristal me tira de ma rêverie. La conversation était aussi animée que d'habitude mais revenait éternellement sur les mêmes sujets: le prix du beurre, une nouvelle dentelle arrivée à bord du dernier bateau venu du Danemark, les difficultés pour convaincre les fermiers de la soudaine rareté du tabac (ils pensaient simplement qu'on le conservait dans l'espoir d'obtenir de meilleures offres) et l'inépuisable bouillie de scandales, de politique et d'intrigues qui avait réussi à filtrer hors de Reykjavík par l'intermédiaire des capitaines de navires et des rares bulletins d'information passés de date. Je pouvais peut-être me contenter de boire une gorgée de vin, faire un commentaire en passant et les laisser reprendre le fil de leur discussion... Mon âge et mon talent apparemment hors du commun pour imiter un homme écoutant avec intérêt me permettraient peut-être de me réfugier dans mes propres pensées sans me faire à nouveau happer par la conversation. Il me suffisait d'un sourire ou d'un hochement de tête par-ci par-là, juste assez pour maintenir la bienséance de mon silence. Moi, mon vin et le monde qui tournait: c'était tout ce que je désirais vraiment.

En ce soir de juin 1804, nous étions huit autour de la table d'Anders Rosenberg, marchand danois, dans sa maison située sur les pentes qui s'élevaient derrière la petite ville. La table était drapée de lin blanc immaculé. Les meilleures bougies de cire produisaient des flammes vives et régulières dans leurs chandeliers en argent, de sorte que d'innombrables petites lumières flamboyaient sur les couverts, le cristal et la porcelaine danoise. La plupart des plats avaient été remportés et les

hommes tiraient philosophiquement sur leurs cigares cependant qu'Elise Rosenberg et les autres femmes picorait de menus plaisirs dans le petit bol de sucreries qu'elle avait sorti avec cérémonie pour l'occasion. Derrière la fenêtre située face à moi, la lumière du soleil de minuit s'étendait tendrement dans le ciel. Sur l'île basse de Videy, sa chaleur effleurait les flancs du mont Esja.

Pendant un moment, je retombai dans ma rêverie. Mais quelques instants plus tard, il y eut une soudaine accalmie dans la conversation et je saisis ma chance.

– Bon, Anders, dis-je, je crois que je ferais mieux d'y aller. J'ai promis à ma sœur d'être de retour à Audnir dans la matinée.

– Vous avez perdu l'esprit, Gunnar! s'écria Elise. Comment pouvez-vous envisager de faire tout ce trajet à cheval sans avoir pris de repos? À votre âge! Non, non, c'est hors de question; vous dormirez ici cette nuit et nous vous renverrons chez vous demain matin après un solide petit-déjeuner.

Elle fit claquer sa langue et secoua la tête telle une matrone indignée.

– Soixante-quatorze ans peut sembler canonique pour une femme comptant aussi peu de printemps, répondis-je en riant, mais j'ai passé la plus grande partie de ma vie à cheval, et quelques heures de plus ce soir ne me feront pas de mal. On n'a pas besoin de beaucoup de sommeil à mon âge. Et de toute façon, ajoutai-je, regardez donc comme la nuit est belle!

Tout le monde se tut et se tourna vers la fenêtre. Et il s'agissait vraiment d'une nuit exceptionnelle, sans un souffle, avec cet étrange éclat d'un rose poussiéreux qui planait au-dessus de l'étendue de la mer où les caps de Kjalarnes et d'Akranes reposaient légèrement sur les eaux.

– Verriez-vous un inconvénient à ce que je fasse le chemin avec vous, Gunnar? demanda Kjartan Hardarson. Je dois moi-même aller jusqu'à Hvalfjardarströnd.

Kjartan était un grand jeune homme de dix-sept ans bien bâti, brun, avec un long nez et des yeux lents qui vivait à la

ferme de Bakki, à Hvalfjardarströnd. Son père l'incitait constamment à se lier d'amitié avec le fils Rosenberg, dans l'espoir qu'une proximité entre les deux garçons augmentât ses chances d'obtenir des marchandises à crédit dans les magasins d'Anders. Mais Kjartan n'appréciait pas les manières malsaines du jeune Danois et sa façon condescendante de s'exprimer. Il avait accepté l'invitation à cette soirée uniquement pour être agréable à son père et, la plupart du temps, il n'avait fait guère plus qu'afficher une politesse respectueuse.

– Je serais ravi de ta compagnie, répondis-je.

Une fois encore, Elise tenta de protester ; et Anders chercha lui aussi à me détourner de mon but en me proposant plus de vin. Mais j'étais à présent impatient d'échapper à cette petite enclave danoise pour profiter de cette nuit estivale. À mon âge, on ne pouvait jamais avoir la certitude de voir un autre été.

Me levant de table, je fis rapidement mes adieux aux autres convives avant de me tourner pour remercier mes hôtes, lesquels se tenaient côte à côte et me souriaient. Ils avaient tous deux les mains croisées sur leur ventre rebondi ; et avec l'éclat des bougies posées sur la table, le tableau dégageait une impression de confort prospère et de sécurité telle que je faillis éclater de rire. Dans cette maison chaude bourrée de colifichets et de tous les objets superflus mais apparemment indispensables qu'on trouvait chez les bourgeois aisés, l'existence n'allait pas au-delà du lent va-et-vient des navires commerciaux, du troc avec les fermiers et des rares soirées avec le gouverneur ou un autre Danois. Comment pouvait-on vraiment s'attendre à ce qu'ils sachent quoi que ce soit de notre pays ?

– Merci encore, Elise. Une soirée extrêmement agréable.

– C'est toujours un plaisir de vous voir, Gunnar. Vous devez absolument revenir nous rendre visite bientôt. Vous êtes à Audnir depuis un an maintenant et nous ne vous voyons presque plus. Vous ne devez pas nous négliger autant.

– Ah, vous savez ce que c'est... Bonne nuit, Anders !

Je sortis et fis le tour de la maison où je trouvai Kjartan déjà en selle, contemplant en silence la mer qui s'étendait à l'ouest.

Il faisait assez clair même si tout paraissait légèrement plat et sans relief. De temps à autre, un soupçon de brise se levait autour de nous alors que nous nous éloignions à travers la colline, mais c'était plus sous la forme d'un doux renflement d'air paresseux que d'un coup de vent. Devant nous, l'île de Videy reposait dans la mer telle une baleine endormie. Tandis que nous avançons sur le sol changeant, les sabots des chevaux faisaient entendre leur étrange cadence. Pierres, mousse, boue, lave concassée et doux marécages où l'on s'enlisait. Des moutons remuèrent puis se levèrent autour de nous dans le crépuscule fleuri avant de disparaître. De gros nuages sentant le poisson nous enveloppaient, nous rappelant les fermes disséminées tranquillement dans les plis de la terre. On sentait aussi la mer elle-même, une puissante odeur de sel et d'algues qui faisait toujours penser aux centaines de kilomètres d'eau froide qui nous séparaient du monde. Le monde? L'Islande et le monde? Oui, c'est ainsi que nous avons toujours vu les choses.

Nous chevauchâmes à vive allure un moment, chassant peu à peu la griserie de la soirée. Nous cheminions en silence, notre seul contact les rares moments où nos jambes se touchaient quand les chevaux cherchaient leur chemin à travers les rochers. Je me surpris à jeter un coup d'œil à mon compagnon de temps à autre, et la lumière nocturne dévoilait un visage sévère aux sourcils fournis qui regardait droit devant lui au-dessus de la tête de son cheval. Je souris intérieurement au souvenir des colères et de l'indignation sans bornes de ma jeunesse. Ah! pensais-je, oui, ah...! La ferveur du jeune homme, l'apparente complaisance du vieillard. Une histoire vieille comme le monde!

– Bon alors, c'était comment au juste? demanda-t-il soudain d'une façon assez agressive.

– Quoi? Qu'est-ce qui était comment?

– Toutes ces histoires dont ils parlaient au dîner. Vous savez, l'époque des Feux de la Skaftá.

– Pourquoi me poses-tu cette question ? répondis-je sèchement en lançant mon cheval à un trot rapide qui le laissa vite derrière moi. Lorsqu'il finit par me rattraper, il était un peu essoufflé. Il reprit la parole plus calmement.

– Eh bien, j'avais dans l'idée que vous étiez dans le Sud au moment des éruptions.

Nous poursuivîmes notre chemin un moment.

– Oui, c'est vrai, dis-je enfin. J'étais à Sída quand tout a commencé.

Un terrible engourdissement m'envahit brusquement l'esprit. La douceur de cette nuit estivale se fendillait à la seule évocation de ces anciennes horreurs. Je me sentis soudain écrasé par un indicible épuisement au souvenir de ces années effroyables.

– C'était vraiment terrible ? demanda doucement Kjartan en braquant sur moi un regard fixe.

– Terrible ? soufflai-je. Les chevaux gravissaient lentement une côte. Oui, c'était terrible.

Nous arrê tâmes nos chevaux au sommet de la côte et restâmes assis face à face.

– Alors, ce que j'ai entendu dire est vrai : vous étiez bien dans l'Est avant de venir à Audnir.

– Oui, répondis-je, l'esprit déjà ailleurs. Je suis arrivé là-bas en 1785, après la mort de l'ancien médecin. Et j'y suis resté jusqu'à la fin de ma carrière. Je n'ai pris ma retraite que l'année dernière.

– Et où étiez-vous exactement, dans l'Est ?

– Au bord du Lagarfljót. À Skógargerdi. J'occupais la maison du médecin, là-bas.

– Dans ce cas, vous avez dû connaître le shérif Wium.

Je lui lançai un regard pénétrant. Son visage était sévère, presque accusateur.

– Oui, dis-je. Je l'ai connu.

– Alors pourquoi avez-vous pris sa défense ce soir ? Ce type était un parfait salaud !

Un petit vent taquin passa entre nous. J'eus un sourire triste.

– Les jeunes ont toujours été plus prompts à suivre leurs passions qu'à examiner les faits.

– C'est de Hans Wium dont vous parlez? demanda-t-il plus calmement.

– Non, répondis-je avec une aigreur involontaire. Je parle de toi.

Il se tut et mit un moment avant de reprendre la parole.

– Mais tout le monde sait ce qu'il a fait. À cette malheureuse fille et à son frère.

– Bon, tu vas m'écouter maintenant, dis-je en cherchant à ravalier ma colère. Un jour viendra où tu découvriras que personne ne sait rien avec certitude. Que tout n'est qu'une question de perception et d'opinion. Hans Wium est mort il y a quinze ou seize ans, quand tu n'avais qu'un an ou deux. Comment peux-tu sérieusement affirmer connaître la vérité à propos de ce qu'il a fait ou pas?

Pendant un moment, il ne répondit pas. Il se contenta de se frotter un sourcil avec le bas de la main.

– Mais vous? Vous savez?

Ma colère, qui avait été passagère et incontrôlable, commençait maintenant à s'écouler comme le reflux du ressac, me laissant simplement anéanti et triste.

Je repensai à la dernière année de la vie de Hans, là-bas dans l'Est, à la campagne défigurée par la cendre, aux personnes mortes ou au seuil de la mort, et à mes longues discussions avec Einar dans la petite pièce de Hjardarhlíd pendant que l'homme alité agonisait dans la chambre voisine. C'était un monde lointain, un monde que depuis des années à présent j'essayais d'éradiquer de ma mémoire. Je pensai aussi à Pétur, perturbé et amer jusqu'au bout, enfermé dans sa solitude à Hvannabrekka, sous la colline abrupte où la neige couverte de cendre s'étendait en champs d'une pâleur sale. Et de nouveau à ce pauvre Jón, un géant pitoyable rongé par la confusion et

TABLE

Carte d'Islande

Gunnar Thórdarson, médecin (1)

Les feux de la Skaftá

Gunnar Thórdarson, médecin (2)

Un épilogue: 1788

Jens et Thorsteinn: 1718-1740

L'affaire Sunnefa: 1739-1743

L'affaire Sunnefa: 1743-1758

Hans et Pétur: 1765

Un second épilogue: 1788

Postface

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Vers l'aube, 2009

Le Cœur de l'hiver, 2006